

Zeitschrift: Colloquium Helveticum : cahiers suisses de littérature générale et comparée = Schweizer Hefte für allgemeine und vergleichende Literaturwissenschaft = quaderni svizzeri di letteratura generale e comparata

Herausgeber: Association suisse de littérature générale et comparée

Band: - (2018)

Heft: 47: Raum und Narration = Espace et narration = Space and narration

Buchbesprechung: Rezensionen = Comptes rendus = Reviews

Autor: Olah, Myriam / Zanetti, Sandro / Suter, Patrick

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 11.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Rezensionen – Comptes rendus – Reviews

Afin d'accentuer la perspective comparatiste de cette section et d'encourager le débat entre les langues, littératures et cultures, mais aussi entre les différentes cultures académiques, le comité éditorial de *Colloquium Helveticum* sollicite des comptes rendus : portant sur des ouvrages théoriques qui ont marqué le débat littéraire dans leur langue et contexte d'origine et qu'il s'agit de faire connaître au-delà de leur réception première ; consacrés à des ouvrages comparatistes dans leur démarche et leur corpus ; qui identifient et discutent une problématique susceptible de nourrir le débat comparatiste à partir d'une lecture croisée d'un ou de plusieurs ouvrages qui ressortissent de différents contextes linguistiques et/ou littéraires. Des contributions émanant de l'entier de la communauté universitaire sont les bienvenues, notamment les articles qui confronteraient les points de vue de deux ou plusieurs personnes. Résolument plurilingue, cette section accueille des contributions rédigées en allemand, français, italien ou anglais, n'excédant pas 15'000 signes. Les textes peuvent être adressés en tout temps à Joëlle Légeret, joelle.legeret@unil.ch.

Um die komparatistische Perspektive des den Rezensionen gewidmeten Teils der Zeitschrift zu betonen und den Dialog zwischen den Sprachen, Literaturen und Kulturen sowie zwischen den verschiedenen akademischen Traditionen anzuregen, lädt das Redaktions-Komitee des *Colloquium Heliticum* Interessierte dazu ein, Buchbesprechungen zu verfassen: Rezensionen, die theoretische (in ihren ursprünglichen Kontexten und Sprachen wichtige) Werke besprechen, um diese auch international bekannt zu machen; die sowohl in ihrer Methode als auch bezüglich der behandelten Werke vergleichend vorgehen, oder die durch die Art und Weise, wie sie Werke aus verschiedenen Sprach- und Kulturbereichen zusammenbringen, die komparatistische Diskussion erweitern und fördern. Beiträge von der gesamten akademischen Gemeinschaft werden erwartet, auch von zwei oder mehreren Personen geschriebene Aufsätze, die ihre verschiedenen Standpunkte miteinander konfrontieren würden. Diese Sektion des *Colloquium Helvicum* ist mehrsprachig. Die Beiträge können auf Deutsch, Französisch, Italienisch und Englisch verfasst werden und sollen maximal 15'000 Zeichen umfassen. Die Texte können jederzeit an joelle.legeret@unil.ch geschickt werden.

Quelles langues ? Quels mondes ? Quels textes ?

Myriam Olah (Université de Lausanne)

Lectures critiques et dialogiques : Emily Apter, *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability*, London-New York, Verso, 2013, 358 pages.

Le XXI^e Congrès de l'ICLA (International Comparative Literature Association), tenu à Vienne du 21 au 27 juillet 2016, était consacré aux multiples langues et langages de la littérature comparée. La rencontre entre Emily Apter et David Damrosch était à la fois un moment phare et un moment paradoxal de l'événement puisque la discussion a eu lieu exclusivement en anglais. Les échanges ont été cordiaux, alors qu'ils mettaient en scène deux approches opposées de la littérature comparée aujourd'hui. Ils confrontaient « close reading » et « distant reading », les nombreuses langues et la langue unique, les détails et le général. Ces enjeux littéraires sont largement développés dans le livre d'Emily Apter *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability*, publié en 2013. L'ouvrage demeure d'actualité car il aborde la littérature comparée en lien direct avec les problématiques géopolitiques, économiques et sociales en cours. Composé de quatre parties complétées par un index en fin de volume, il dénonce la conception unique et surtout uniforme du monde, en soulignant l'apport heuristique des nuances intellectuelles. Par de nombreuses illustrations puisées dans la création littéraire et dans les arts visuels, Emily Apter montre les multiples possibilités de traduction d'une langue à l'autre. Elle pose le problème aigu de la propriété intellectuelle dans un monde globalisé en mettant en relief son lien étroit avec l'économie. Alors qu'Emily Apter souligne l'apport essentiel des études traductoriales dans le domaine de la littérature comparée, initié dans son livre de 2006 *The Translation Zone : A New Comparative Literature*, David Damrosch défend la « World Literature ». L'intérêt envers cette autre forme de lecture qui a pris de l'importance au milieu des années 1990 n'a fait que croître depuis *La République mondiale des lettres* de Pascale Casanova en 1999, les publications successives de Christopher Prendergast et de Franco Moretti (*Distant Reading*, 2013).

Contrairement à l'auteur de *Graphs, Maps, Trees : Abstract Models for a Literary History* (2005), Emily Apter soutient l'approche scientifique du « close reading », une méthode également utilisée par Haun Saussy (*Introducing Comparative Literature. New Trends and Applications*, avec César Domínguez et Darío Villanueva, 2015). Lors d'une conférence inaugurale donnée le 30 septembre 2015 à la Sorbonne, à l'occasion du colloque international intitulé « Vers une littérature mondiale à l'heure du numérique ? », Emily Apter a démontré qu'elle avait pleinement connaissance de la réalité numérique et de ses enjeux. Or, elle a remis en question l'utilisation actuelle des données informatiques, des *data* et l'élaboration d'arborescences pour

l'analyse littéraire. Elle a montré que ces arborescences étaient contrôlées de façon à orienter l'information suivant des intérêts économiques. Tout en relevant les enjeux numériques, Emily Apter propose de discuter leur mobilisation dans le domaine de la littérature comparée. Elle prend ainsi explicitement position, comme dans son livre *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability*. Le titre peut interpeller le lecteur en raison du premier mot, « Against », qui donne un ton polémique. Il révèle clairement son point de vue : l'auteure émet des réserves envers la pratique de la « World Literature » qui regroupe sous forme d'identités commercialisées la production littéraire, uniformisant ainsi les spécificités culturelles de l'écriture. Elle remet en question une tendance selon laquelle la fiction littéraire serait soumise au même destin que la rapide expansion des produits de marketing et de consommation à travers le monde.

Se basant sur l'immense travail de Barbara Cassin, le *Vocabulaire européen des philosophies : Dictionnaire des intraduisibles* dont elle a supervisé la traduction anglaise publiée en 2014 (*Dictionary of Untranslatables : A Philosophical Lexicon*), Emily Apter cherche à montrer la valeur théorique de l'intraductibilité (« untranslatability ») en littérature comparée. L'ouvrage a comme point de départ la difficulté de traduire en philosophie et procède à la comparaison des réseaux terminologiques. Chaque entrée du « dictionnaire » part d'un fait d'intraductibilité. Barbara Cassin, qui embrasse la multiplicité linguistique, propose de clarifier les contradictions et de réfléchir sur les différentes traductions en les confrontant. À son tour, Emily Apter insiste sur l'importance de la nuance intellectuelle largement illustrée par les nombreux exemples issus de la traduction, en se positionnant contre une perspective uniforme et uniformisante incarnée par un mode de vie unique, caractérisée par une seule façon de lire. En effet, le caractère absolu de la langue simplifiée est devenu un problème non seulement littéraire mais aussi politique, selon mon point de vue. Par contraste, la pratique d'une comparaison proche du texte révèle les nuances propres à chaque langue qui témoignent de la grande complexité de l'écriture et de ses innombrables possibilités. Je compléterais en me référant à Stéphane Michaud (*Quatre poètes dans l'Europe monde. Yves Bonnefoy, Michel Deguy, Márton Kalász, Wulf Kirsten*) qui dit que « défendre la langue » permet de « s'attaquer au glacier des stéréotypes ».¹

Le livre d'Emily Apter teste l'hypothèse selon laquelle la traduction et l'intraductibilité seraient constitutives des différentes formes du monde, en littérature. Il est effectivement toujours possible de discuter ou de remettre en question une traduction. Cette situation est illustrée par l'exemple de l'amphibolie et du paronyme, donné par Emily Apter qui s'attarde également

¹ Stéphane, Michaud, *Quatre poètes dans l'Europe monde. Yves Bonnefoy, Michel Deguy, Márton Kalász, Wulf Kirsten*, Paris, Klincksieck, 2009, p. 10.

sur le mot « traduction » dans les différentes langues. Je préciserais que Silvana Borutti s'intéresse à l'étymologie et à l'histoire du terme dans *Théorie et interprétation. Pour une épistémologie des sciences humaines* (2001). Elle insiste sur l'activité cognitive de la traduction qui marque des situations théoriques cruciales, en analysant les aspects sémantico-linguistiques et épistémologiques. Dans *La Babele in cui viviamo* (2012), Silvana Borutti et Ute Heidmann prouvent que la traduction établit une rencontre interculturelle, grâce à l'intraductibilité ontologique et grâce à l'impossibilité de la synonymie. L'impossible synonymie qui incite à explorer les différences significatives d'une langue à l'autre et à en découvrir les spécificités, ouvre la voie à la diversité sémiotique et syntaxique.

Le dialogue entre les cultures constitue l'enjeu majeur de la littérature comparée. C'est pourquoi Emily Apter souligne que cette discipline doit davantage faire face aux injonctions de la mondialisation que les divers domaines des littératures nationales. Les langues sont transnationales et sensibles au temps, de manière inhérente. Leur composition plurilingue comprend les histoires migratoires des langages, sans reproduire nécessairement des trajectoires impérialistes. Or, le système mondial présenté par Franco Moretti dans *Conjectures on World Literature* en 2000, donne lieu à une pratique de la critique littéraire conditionnée par l'analyse quantitative et les compétences informatiques. Pour construire la « World Literature », Franco Moretti se focalise sur la diversification et la spéciation des formes littéraires. Sa théorie d'une évolution, jalonnée par la survie des œuvres sur le modèle de la sélection naturelle des espèces, présente le danger d'une régression, selon Emily Apter. Cette façon de concevoir la littérature et le monde est la manifestation d'un globalisme de type paranoïde. Emily Apter associe ainsi l'idéologie d'un langage unique, uni face à une soi-disant menace créée par la paranoïa sociale. L'extension de cette monoculture chercherait à absorber les différences : « Oneworldedness, in contradistinction to these paradigms of world-systems, planetarity and transnationalism, envisages the planet as an extension of paranoid subjectivity vulnerable to persecutory fantasy, catastrophism, and monomania ».²

Je remarquerais que les différences propres à chaque langue et à chaque culture ont une valeur heuristique inédite pour le comparatiste, en signalant la méthode de la « comparaison différentielle »³ proposée par Ute Heid-

2 Emily, Apter, *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability*, London-New York, Verso, 2013, p. 71.

3 Voir Ute, Heidmann, « C'est par la différence que fonctionne la relation avec un grand R. Pour une approche comparative et différentielle du traduire », dans *The Frontiers of the Other. Ethics and Politics of Translation*, éd. Gaetano Chiurazzi, Lit Verlag, Wien-Zürich-Berlin, 2013, p. 61-73, et « La différence, ce n'est pas ce qui nous sépare. Pour une analyse différentielle des relations littéraires et culturelles », dans *Zwischen Transfer und Vergleich. Theorien und Methoden der*

mann. Silvana Borutti et Ute Heidmann partagent, dans *La Babele in cui viviamo* cité plus haut, l'inquiétude d'Emily Apter concernant la légèreté avec laquelle la traduction est interprétée. Il suffit de revenir au sens même du mot. En effet, les termes grecs *hermèneuin* et *metapherein*, latins *transferre*, *convertere*, *traducere* et allemands *übertragen*, *übersetzen*, (sic) *überlieferung*, sont associés au transport, au passage, et à la transmission, comme le souligne Emily Apter. Ces différentes manières de dire « traduction » impliquent le passage de frontières. Or, dans un monde globalisé, ce sont malheureusement les checkpoints dédiés à la sélection qui sont mis en avant, au lieu du passage des frontières. En citant Karim Mattar et David Fieni, Emily Apter rappelle que les checkpoints n'ont pas uniquement la fonction de contrôler le flux des personnes, des terroristes, des produits illicites, mais aussi de diviser les terres et de produire une distinction entre « nous » et « eux ». Ils incarnent la peur de la catastrophe économique, politique et sociale.

Emily Apter construit une argumentation convaincante à partir de mots utilisés de manière commune sans que soit mesurée leur dimension géopolitique et sociale. Elle s'intéresse tout particulièrement au terme « paix » dans les différentes langues. Elle donne également l'exemple des mots portugais intraduisibles tels que *fado* et *saudade* pour dénoncer un eurocentrisme au sein même de l'Europe qui discrimine les petites nations en favorisant des lexiques critiques acclamant les nations dominantes. Emily Apter illustre de manière pertinente les subtilités traductoriales propres à chaque langue pour appuyer son point de vue. Elle argumente pour la nécessité de sauvegarder les spécificités, dans un monde uniformisé et globalisé. Néanmoins, en 2017, il est impératif de s'interroger : quel est le discours approprié pour éviter toute forme de récupération politique ? Compte tenu de l'inquiétante montée nationaliste en Europe, les littératures comparées doivent avant tout défendre le dialogue entre les cultures.

Le contexte politique fragilise de plus en plus le discours dans toutes les disciplines. Parallèlement aux nationalismes, les positions sexistes ressurgissent de manière rétrograde. Il est donc judicieux d'aborder le sujet à travers une analyse lexicale, tout en considérant l'importance des *gender studies*. Emily Apter évoque notamment les contresens liés à une traduction erronée du *Deuxième sexe* de Simone de Beauvoir qui lui a attribué une dimension essentialiste de l'autre côté de l'Atlantique. Toujours d'un point de vue traductorial, elle se penche sur la version française de la désignation « littérature-monde » qui serait une traduction améliorée de la « littérature mondiale » et sur le terme de la « francophonie », pour critiquer l'establishment littéraire centralisé à Paris. Selon Emily Apter, la version française de la

« World Literature » perpétue l'universalisme humaniste et eurocentrique, ainsi qu'un lexique statique, une périodisation et une conception des genres définis par les classiques occidentaux. Son association de sens entre le mot français « monde » et « mondanités » me paraît ingénueuse.

On peut certes se demander s'il s'agit des mêmes concepts de « monde » dans les diverses langues et cultures. Emily Apter montre que les termes russes *mir* (мир) et *svet* (свет) pour désigner le monde s'accordent avec une vision particulière de la société, tandis que le mot allemand *Welt* a une forte connotation philosophique. Je remarquerais qu'il existe même des différences syntaxiques liées à la nature du mot. En tshiluba, « monde » peut se traduire par l'adverbe *panu'apa* qui signifie « ici-bas » ou par le substantif *buloba* qui désigne la terre, le sol ou le territoire. Les références d'Emily Apter à Edouard Glissant me semblent particulièrement appropriées dans le contexte actuel. Les positions « entre-deux » d'auteurs cités tels qu'Alain Mabanckou, Edouard Glissant ou Patrick Chamoiseau apportent un éclairage inédit sur la création littéraire aujourd'hui. Je rappellerais que l'idée de « diversité » est un néologisme inventé par les écrivains des Caraïbes afin de l'opposer à l'« universalité ». Par la remise en question de préconstruits universalistes et de catégorisations essentialistes, ce concept met en avant la diversité des formes de discours. La comparaison entre le mot français « mondialisation » et anglais « globalization », équivalent philosophique du « globish » pose de manière éclairante les enjeux. Emily Apter donne différentes alternatives à ces deux pôles en rappelant les notions de « philosopher en langues » (Barbara Cassin), « mondialité » (Jean-Luc Nancy), « toutmondisme » (Edouard Glissant), « philosofictions » (Peter Szendy) et « planetarity » de Gayatri Chakravorty Spivak. Toutes ces différentes appellations émergent comme des hétérocômes ou des mondes alternatifs accessibles à tous et permettent ainsi de réimaginer ce que le « monde » devrait être en littérature.

Emily Apter a une méthode d'analyse de type philosophique : elle déploie son argumentation à partir de l'explication de termes lexicaux. Elle se concentre sur des mots isolés, en apportant sa propre définition. Elle crée de manière judicieuse des aller-retours entre mots et contextes, entre la micro-analyse et la macro-analyse. Or, d'un point de vue littéraire, on attendrait que les termes soient explicitement situés au sein d'un ensemble textuel. Elle a également recours aux « keywords », aux mots-clés, c'est-à-dire à des mots particuliers et significatifs permettant de caractériser le contenu d'un document et de rechercher des informations. Les « keywords » orientent une information en définissant une thématique. Il s'agit d'une caractérisation, voire d'une catégorisation de la pensée. Quels sont les critères de sélection utilisés par Apter pour déterminer ses « keywords » ? Qu'en est-il de l'inscription de ces termes principalement philosophiques dans le texte littéraire ? N'est-ce pas justement ce processus qui permet de traduire ces

« intraduisibles » par leur inscription dans le « corps » du texte, dans un ensemble textuel cohérent au sein d'une œuvre ? Ainsi chaque terme peut être traduit en fonction de l'effet de sens qu'il produit dans le texte et plus largement dans l'œuvre. Montrer les nombreuses possibilités de redéfinir un mot au sein de chaque texte littéraire permet d'argumenter en faveur du plurilinguisme dans le monde. À partir d'un exemple micro-textuel, il est possible de démontrer l'impact du contexte sur le choix des mots et l'impact des mots sur le contexte. La dissimulation utilisée dans les textes littéraires pour détourner la censure imposée par les régimes totalitaires est un exemple évocateur car le langage poétique constitue une forme de résistance en soi, par ses variations énonciatives.⁴

Au fil du livre, les textes littéraires sont graduellement mis en valeur. Après le parcours de la « Welt-Theologie » d'Auerbach et du « Terrestrial Humanism » de Said, Emily Apter détaille le cas de la traduction de *Madame Bovary* par Eleanor Marx. Elle se penche également sur les traductions d'Edgar Allan Poe par Baudelaire et Mallarmé, pour aborder la question de la propriété intellectuelle. La traduction s'avère particulièrement propice aux discussions sur l'appropriation de la création et ses limites. A l'aide de nombreux exemples culturels, Emily Apter se penche sur l'évolution du rapport à la propriété intellectuelle qui est désormais un référent pour le copyright. Comme la propriété intellectuelle est devenue un paradigme par défaut pour toute forme d'art, la littérature a suivi le développement de la musique, du film et des arts visuels en général. Elle s'est laissée définir en tant que « contenu » dans le but de surveiller l'infraction du copyright. Cette situation oriente largement la « World Literature ». En soulevant les enjeux éthiques, Emily Apter dénonce la diplomatie nécessaire pour accéder à la propriété culturelle. Ce dernier chapitre me semble particulièrement d'actualité, quand on considère le débat autour de l'appropriation culturelle en cours aux Etats-Unis et au Canada.

Ma lecture d'*Against World Literature. On the Politics of Untranslatability* a fait surgir un certain nombre de questions. Peut-on véritablement dire aujourd'hui que la hiérarchisation des langues n'a plus lieu ? Quelles en sont les preuves ? Au lieu d'un regard porté par l'exotisme, ne faudrait-il pas donner davantage de voix aux langues qualifiées de « mineures » car elles sont quantitativement « rares » ? Pourquoi ne pas élargir ne serait-ce qu'un peu le champ linguistique dans les littératures comparées, en donnant les moyens nécessaires à l'expression de ces langues « rares » ? La discussion en anglais au Congrès de Vienne était cordiale et sympathique. Il est toujours mieux d'échanger dans une bonne ambiance ! Mais au Congrès « international », il y avait des absents et surtout des absentes, les langues dont on parle, dont

⁴ Voir ma thèse soutenue en 2016 à Lausanne (*R)écrire les mythes sous l'oppression. Poétiques croisées de Yannis Ritsos et de Sándor Weöres.*

on extrait quelques mots exotiques mais auxquelles la voix n'est toujours pas attribuée. Il s'agit parfois de « dialectes » parlés par un nombre plus important que la population de pays européens entiers. Une fois de plus, les mêmes n'ont pas eu de voix, alors qu'on parlait d'eux... Ils n'ont pas obtenu de voix parce qu'ils n'ont pas obtenu de visa. Le mot *visa* n'a donc pas perdu son étymologie latine issue du verbe *videre* et garde pleinement sa signification au cœur de l'actualité, celle de « choses vues ». Il a pris le sens de « formule ou sceau accompagné d'une signature qu'on appose sur un acte pour le rendre régulier ou valable », sans néanmoins définir le caractère de ce qui est « régulier » ou « valable ». Ou peut-être faut-il chercher la clarification de ces termes dans la seconde signification de *visa*, c'est-à-dire l'« attestation du paiement d'un droit » ? Le mot latin est internationalement utilisé. Est-il intraduisible, alors qu'il a gardé son sens premier ? Certains locuteurs privés de voix étaient invisibles au Congrès « international ». C'est la réalité du monde actuel. Elle n'est ni subjective, ni relative. Elle est concrète, mais peut-être ne veut-on pas voir ? En effet, la littérature comparée est une discipline profondément ancrée dans l'actualité. La nuance intellectuelle illustrée par les nombreux exemples d'intraduisibles est un excellent moyen de montrer avec finesse la réalité du monde perceptible par les différents prismes linguistiques et culturels. Elle présente donc un intérêt épistémologique et une force heuristique inédits qui donnent une matière inépuisable au dialogue.

„World Literature‘ – was sollte das sein?

Diskussionsbeitrag zu Emily Apters *Against World Literature*

Sandro Zanetti (Universität Zürich)

Kritische und dialogische Buchbesprechungen: Emily Apter. *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability*. London-New York: Verso, 2013. 358 Seiten.

Einige Mitglieder der SGAVL haben im Sommer 2016 am großen ICLA-Kongress in Wien teilgenommen, der unter dem Motto *Die vielen Sprachen der Literaturwissenschaft / The Many Languages of Comparative Literature / La littérature comparée: multiples langues, multiples langages* stand. Zu den Höhepunkten der Veranstaltung gehörte sicherlich das von Christian Moser und Markus Winkler moderierte Gespräch zwischen Emily Apter und David Damrosch am 23. Juli 2016. Spannung lag in der Luft, da die an der New York University lehrende Komparatistin und Romanistin Emily Apter 2013 mit ihrem Buch *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability*¹ eben jene Forschungsrichtung beherzt attackierte, für die David Damrosch als Gründungsdirektor des *Institute for World Literature* an der Harvard University sich gewissermaßen als Zielscheibe anbot.²

In einer Rezension von 2014 reagierte Damrosch wiederum auf Apters Buch,³ stellte zunächst trocken fest, dass die Forschungsrichtung sich nun offenbar etabliert habe, da es bereits – wie bei den Surrealisten – zu internen Abgrenzungsbestrebungen und Grabenkämpfen gekommen sei; Apter habe schließlich selbst wesentliche Forschungen zum Thema vorgelegt; in *Against World Literature* bewege sie sich nun aber insbesondere mit ihren methodologischen Präferenzen (vornehmlich französischer Provenienz) in sehr engen Bahnen; die vielfältigen Forschungen zur *World Literature* habe sie nur ungenügend oder selektiv rezipiert; und auch Apters bissige Kritik an Franco Morettis – Apter zufolge: „vorkritischer“ – Methode des *distant reading* will Damrosch nicht behagen.

Dagegen erwies sich die Podiumsdiskussion in Wien als geradezu harmonisch. Freundliche Worte wurden gewechselt. Im Publikum allerdings regte sich Unmut: Unmut darüber, wie sehr die auf Englisch geführte Diskussion selbst kaum etwas von den *vielen Sprachen* der Literaturwissenschaft

1 Emily Apter. *Against World Literature. On the Politics of Untranslatability*. New York, London: Verso, 2013.

2 Eine kürzere Version dieses Artikels erschien am 30. Juli 2017 auf der Plattform www.geschichtedergegenwart.ch/geschichtedergegenwart.ch/world-literature-was-sollte-das-sein/ (12.09.17).

3 David Damrosch. „Emily Apter: *Against World Literature* [Book Review]“. *Comparative Literature Studies* 51:3 (2014): S. 504-508.

vermittelte, die für die gesamte Tagung doch immerhin das Motto bildeten. Damit war ein Dilemma benannt, für das aber wiederum gerade Apters Buch *Against World Literature* Ansätze für eine Lösung oder zumindest für einen produktiven Umgang skizziert. Grund genug, das Buch von Apter sowie den Kontext, in dem es steht, etwas ausführlicher vorzustellen und zu diskutieren.

Holen wir also ruhig etwas aus: Literatur, so scheint es, wird überall auf der Welt geschrieben. Nicht überall versteht man dasselbe darunter. Aber geschrieben wird heutzutage vermutlich mehr als je zuvor in der Geschichte. Darunter nach wie vor viel, was mit dem Label ‚Literatur‘ versehen in den Markt eintritt und dort gehandelt wird, außerdem auf anderen Wegen zirkuliert und dabei gelesen, zitiert, übersetzt wird. Das Buch ist dabei nicht mehr das wichtigste Distributionsmedium. Die elektronischen Medien geben mehr und mehr die Richtung vor. Das führt nicht zuletzt zu viel schnelleren und unabsehbaren Streuungen des jeweiligen ‚Lesestoffs‘. Dieser scheint seine Bindung ans Material – Papier, Druckschwärze – eingetauscht zu haben gegen Bindungen anderer Art: Geräte, Betriebssysteme, Trackingsoftware, Userdefinitionen etc.

Davon nicht unberührt sind die Körper und Gedanken der Leserinnen und Leser, die gegenüber dem Gelesenen neue Haltungen einzunehmen beginnen. Gekrümmt nicht mehr über dem Buch, sondern über Displays, die uns fragen lassen: Was oder wer liest hier eigentlich wen oder was? Und weiter: Welche Welt oder welche Welten eröffnet oder betritt Literatur heute? Wie bezieht sich Literatur auf jene Welten? Und was hält sie ihr oder ihnen allenfalls entgegen?

In *Against World Literature* wirft Emily Apter die zwar auf der Hand liegende, aber dennoch selten gestellte Frage auf, welche ‚Welt‘ – d. h. welches Verständnis von ‚Welt‘ – denn gemeint ist, wenn von ‚Weltliteratur‘ die Rede ist. Ihren Einsatz nimmt Apter nicht direkt bei den heutigen medialen Bedingungen der Produktion, Distribution und Rezeption von Literatur, wohl aber bei den ökonomischen, politischen und akademischen Leitvorstellungen und Präferenzen, die heutzutage dem Diskurs über ‚Weltliteratur‘ zugrunde liegen. Diese unterschiedlichen Leitvorstellungen und Präferenzen wirken insbesondere in der englischen bzw. angloamerikanischen Bezeichnung ‚World Literature‘ undurchsichtig zusammen.

Als Goethe den Begriff ‚Weltliteratur‘ in deutscher Sprache prägte, versprach er sich davon eine Überwindung nicht nur der engen nationalsprachlichen, sondern auch der darauf bezogenen nationalpolitischen Grenzen der Literatur: „Nationalliteratur will jetzt nicht viel sagen; die Epoche der Weltliteratur ist an der Zeit, und jeder muß jetzt dazu wirken, diese Epoche zu beschleunigen.“⁴ Allerdings war Goethe durchaus davon überzeugt, dass

⁴ Johann Wolfgang von Goethe. *Werke. Hamburger Ausgabe*. München: Deutscher Taschenbuch Verlag. Bd. 12, 1998. S. 362 (Gespräch mit Eckermann vom 31. Januar 1827).

„Der Deutsche“⁵ in diesem Prozess eine besonders wichtige Rolle zu spielen habe. Die ‚Überwindung‘ nationaler Grenzen kann eben auch hegemoniale, expansive Züge tragen... Das verhält sich im Falle der ‚World Literature‘ nicht anders. Nur scheint mit der englischen Bezeichnung zugleich deutlich gemacht, dass der diesbezüglich tonangebende Diskurs heute nicht mehr auf Deutsch, und auch nicht mehr auf Französisch oder gar Latein, sondern (bis auf Weiteres) mehrheitlich in einem ‚globalisierten‘ Englisch – von seinen Kritikerinnen und Kritikern als ‚Globish‘ bezeichnet – stattfindet.

Die Frage, welche ‚Welt‘ gemeint ist, wenn von ‚World Literature‘ die Rede ist, hat ihre Berechtigung schon dadurch, dass ‚Welt‘, ‚world‘ oder ‚monde‘ zunächst bloß Wörter sind, von denen nicht klar ist, ob ihre Bedeutungen in den unterschiedlichen Sprachen und ihren mutmaßlichen wörtlichen Entsprechungen jeweils dieselben sind. Es ist also fraglich, ob es sich – in den konkreten Verwendungen dieser Wörter – überhaupt um dieselben Begriffe handelt.

Weitere Kandidaten stehen auf dem Feld: Erde, Globus, Planet, Umgebung (sogar Heimat?) etc. / earth, globe, planet, environment (even home or homeland?) etc. / terre, globe, planète, environnement (même patrie?) etc. – Diese dienen teils der Präzisierung von Welt / world / monde, teils werden sie zur Abgrenzung ins Spiel gebracht. Doch damit nicht genug. Was passiert erst, wenn all die Sprachen und Dialekte dazukommen, die mit denjenigen der ehemaligen europäischen Kolonialherren nicht kongruent oder verwandt sind, allein schon geografisch jedoch einen großen Teil der ‚Welt‘ – oder hier vielleicht eher: unserer ‚Erde‘ oder unseres ‚Planeten‘ – kennzeichnen (Arabisch, Mandarin, Hindi, Kiswahili...)?

Apter setzt an dieser Stelle an und fragt, was die ‚Welt‘ der ‚World Literature‘ denn auszeichnet. Dazu muss man wissen, dass in den vergangenen zwei Jahrzehnten insbesondere an britischen und US-amerikanischen Universitäten (an erster Stelle: Harvard) reihenweise Studienprogramme oder Kursangebote in ‚World Literature‘ (oder ‚Global Literatures‘) eingeführt worden sind, teils direkt oder indirekt auf Kosten einzelsprachlicher Philologien (z. B. Germanistik), teils als Ergänzung oder in Konkurrenz zu anglistischen Programmen oder aber zu solchen der ‚Comp-Lit‘ (also der Komparatistik bzw. der Allgemeinen und Vergleichenden Literaturwissenschaft / AVL).

Vordergründig ist die Botschaft ebenso klar wie einleuchtend: Literatur hält sich nicht an Ländergrenzen. Literatur findet überall und in verschiedenen Sprachen statt. Sie ist viel breiter aufgestellt, als eine eurozentrische Perspektive dies vielleicht wahrhaben möchte. Migrationsbewegungen sind immer auch solche, die Bewegung in die Literatur bringen und mit denen sich Literatur bewegt. Dabei müssen auch diejenigen Stimmen zu Wort kommen, die bislang überhört worden sind. Stimmen von überallher.

5 Ebd. (Brief vom 27. Januar 1827 an Karl Streckfuß).

Jeder dieser Punkte ist richtig und wichtig. Wo liegt also das Problem? Apter zufolge liegt das Problem darin, dass ein Großteil der Forschungen zur ‚World Literature‘ sowie der entsprechenden universitären Lehre und außerdem – wichtig! – des Buchmarktes sich darauf eingestellt hat, praktisch ausschließlich mit englischen Übersetzungen zu arbeiten. Das ist insofern verständlich, als niemand auf der ‚Welt‘ alle Sprachen spricht und versteht. Was aber folgt daraus?

Für Apter ist ausschlaggebend, dass sich im Falle der ‚World Literature‘ als Label, als Disziplin und als Markt eine Praxis des Umgangs mit übersetzter Literatur etabliert hat, in der im Extremfall a) die jeweiligen literarischen Vorlagen in ihrer sprachlichen Eigenart sowie den damit verbundenen kulturellen und politischen Implikationen gar keine Rolle mehr spielen und sich somit b) hinterrücks ein Verständnis von ‚Welt‘ breitmacht, das davon ausgeht, dass grundsätzlich alles problemlos in die eigene – sprich: englische bzw. angloamerikanische – Sprache übersetzt werden kann.

Die ‚eine‘ Welt erscheint dann plötzlich als eine sehr kleine Welt, sehr klein jedenfalls mit Blick auf das, wofür sie zu stehen scheint. Apter spricht von einer ‚Monokultur‘ der ‚Oneworldedness‘. Der Vorsatz, kulturelle Vielfalt anzuerkennen, erweist sich aus der Perspektive einer derartigen Monokultur als reines Lippenbekenntnis. Und mehr noch: Wenn am Ende überhaupt nur noch diejenigen Texte als ‚Literatur‘ wahrgenommen werden, die in der ‚Welt‘ der englischsprachigen Übersetzung heimisch werden, dann verbindet sich damit auch ein sehr merkwürdiges Verständnis von Literatur. Nicht, dass Literatur *partout* unübersetzbare wäre. Das ist keineswegs der Fall. Die Frage lautet jedoch, was passiert, wenn sich eine *bestimmte* Vorstellung literarischer Übersetzbarekeit durchzusetzen beginnt: die Vorstellung insbesondere, dass die Erwartungen auf Verständlichkeit und Konsumierbarkeit einer literarischen Vorlage in der ‚Zielsprache‘ erfüllt sein müssen.

Zielte Literatur tatsächlich darauf ab, derartige Erwartungen zu erfüllen, dann gäbe es im Grunde kein Problem. Dann wäre aber zugleich deutlich gemacht, dass in der Rede von ‚World Literature‘ nicht nur die ‚Welt‘ auf tönernen Füßen steht, sondern stillschweigend auch eine beschränkte Vorstellung von ‚Literatur‘ leitend ist: Literatur als Reflektor von Wünschen, in denen Fremdheitserfahrungen nur in übersetzter Form stattfinden dürfen.

Apters Vorhaben besteht nun nicht etwa darin, den Prozess der Übersetzung als solchen zu disqualifizieren. Im Gegenteil. Mit dem vorangegangenen Buch von 2006, *The Translation Zone. A New Comparative Literature*,⁶ ist sie selbst als profilierte Übersetzungs- und Kulturtheoretikerin hervorgetreten – und auch *Against World Literature* dreht sich zu einem Großteil um Fragen der Übersetzung. Genau das ist jedoch der Punkt: Für Apter ist

⁶ Emily Apter. *The Translation Zone. A New Comparative Literature*. Princeton: Princeton University Press, 2006.

Übersetzung ein Prozess, der selbst reflektiert werden muss, der also nicht einfach als immer schon geleistet vorausgesetzt werden sollte, sondern der selbst in seinen Voraussetzungen, Schwierigkeiten und möglichen Folgen ernstgenommen werden muss. Nur dann, so der Gedanke, besteht auch eine Chance darauf, die durch Literatur provozierten – und bestenfalls *als* Provokationen zu übersetzenden – Einsichten in die sprachlichen Implikationen kultureller und politischer Prozesse, Phänomene und Störfälle zu erkennen.

Gut möglich, dass genau dies gelingt, wenn Literatur beispielsweise vorherrschende Sprechweisen der Politik *vorführt*, indem sie deren Muster freilegt. Ein literarisches Verfahren kann etwa darin bestehen, ideologische Parolen (z. B. „das Volk muss das Sagen haben!“) derart exzessiv zu wiederholen und damit gleichzeitig als Sprachmaterial zu verfremden, dass die Parolen zumindest temporär untauglich werden. Das gesamte Werk von Elfriede Jelinek etwa ließe sich auf dieser Ebene lesen. Ähnlich Thomas Pynchon, den Apter selbst als Beispiel für eine Form von Literatur nimmt, die es sich zur Aufgabe gemacht hat, paranoide Züge US-amerikanischer ‚Welt‘-Anschaung literarisch noch zu überbieten und auf diese Weise zur Kenntlichkeit zu entstellen. Ähnlich Gustave Flaubert, der im 19. Jahrhundert den aufkommenden ‚globalen‘ Kapitalismus in seinen sprachlichen, sozio-psychologischen und politischen Grundlagen, Auswirkungen und Darstellungsformen analysierte.

Der ‚westliche‘ Kanon bleibt bei allen Anstrengungen um eine ‚planetarische‘ Ausweitung des Blicks auch im Buch von Apter eine dominante Bezugsgröße. Doch liegt das Entscheidende darin, dass sie zeigt, wie Literatur in der Lage ist, jeweils selbst eine bestimmte Auffassung von ‚Welt‘ zu entwerfen und *zugleich* – auch in ihren Übertragungen – analytisch zugänglich zu machen bzw. für Kritik offenzuhalten. Dass Literatur damit auch Risiken eingeht, wäre an der Geschichte der Zensur, der Bücherverbote sowie der Verurteilung und Inhaftierung von Schriftstellerinnen und Schriftstellern weiterzuverfolgen – eine Geschichte, die heutzutage keineswegs *passé* ist.

Apter hebt in ihren Ausführungen vor allem die Rolle der von ihr als „untranslatables“ bezeichneten „unübersetzbaren“ Wörter einer Sprache hervor. Der Begriff der „untranslatables“ ist schillernd. Entnommen ist er einem Projekt, an dem Apter indirekt selbst mitgearbeitet hat: dem von der Philosophin Barbara Cassin 2004 herausgegebenen *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*,⁷ den Apter 2014 zusammen mit Jacques Lezra und Michael Wood in einer englischen Übersetzung (!) mit dem Titel *Dictionary of Untranslatables: A Philosophical Lexicon*⁸ herausgebracht hat.

7 *Vocabulaire européen des philosophies. Dictionnaire des intraduisibles*. Hg. Barbara Cassin. Paris: Le Robert, 2004.

8 *Dictionary of Untranslatables. A Philosophical Lexicon*. Hg. Barbara Cassin, Übers. hg. von Emily Apter, Jacques Lezra, Michael Wood. Princeton: Princeton

Als „untranslatables“ / „intraduisibles“ werden zentrale Wörter insbesondere aus der Philosophie aufgeführt, die sich in den unterschiedlichen Sprachen nicht einfach zu *einem* Begriff fügen und die deshalb dem Traum einer beliebigen Übersetbarkeit eines jeden Wortes in ein anderes Wort einer jeden beliebigen Sprache der Welt widerstreben. Genau dies ist jedoch so gut wie bei allen diskursbestimmenden Wörtern der Fall: Welt, Wahrheit, Weisheit... (oder um beim Beispiel der ‚Heimat‘ zu bleiben, diese ist weder bloß ‚home‘ noch ‚homeland‘, und diese wiederum decken sich nicht mit der französischen ‚patrie‘, in der sich wie im deutschen ‚Vaterland‘ der Vater eingeschmuggelt hat).

Das Projekt des *Dictionnaire* bzw. *Dictionary* besteht – ebenso wie Apters Streitschrift *Against World Literature*, die den Untertitel *On the Politics of Untranslatability* trägt – darin, Unübersetbarkeit nicht als einen zu beseitigenden Missstand zu interpretieren, sondern als Chance, die kulturellen, psychologischen und politischen Implikationen ernst zu nehmen, die dem Wunsch nach ungehinderter Übersetbarkeit im Sinne gefälliger Verständlichkeit auf eine aufschlussreiche Weise im Wege stehen. Dabei weiß Apter darum, dass der Begriff der „untranslatables“ letztlich widersprüchlich ist und bleibt. Denn die damit gemeinten Wörter (ebenso wie das Wort „untranslatables“ selbst) sind durchaus übersetzbare. Die Frage ist bloß, *wie* im Einzelfall eine Übersetzung stattfinden soll.

Das Plädoyer von Apter ist dabei weniger klar als die Geste der Abgrenzung. Anhand dessen, was Apter in ihrem Buch und ihren sonstigen Arbeiten tatsächlich *tut*, lässt sich gleichwohl ein Programm ablesen. Dieses könnte man auf folgende drei Punkte bringen:

- 1) Was in einer Sprache und also auch in einem literarischen Text spezifisch ist („untranslatables“), lohnt gerade deshalb eine weitere Beschäftigung, weil sich darin womöglich die aufschlussreichsten Zugänge zu einer darin greifbar werdenden ‚Welt‘ eröffnen. Dazu muss man genau lesen, kein *distant reading*, sondern ein *close reading* betreiben.
- 2) Übersetzungen, auch von „untranslatables“, sind weder überflüssig noch vollkommen unmöglich. Sie sollten aber auf eine Weise verfertigt werden, in der die Schwierigkeiten und Chancen dessen, was sich einer direkten Übertragbarkeit entzieht, deutlich gemacht werden. Dazu gehört auch das Kenntlichmachen der grundsätzlich *kooperativen* Qualität, die jede Übersetzung aufweist: Wer übersetzt, ist immer schon (mindestens) zu zweit, bewegt sich zwischen den Sprachen, kann dazu beitragen, kulturelle Differenzen herauszustellen, ohne diese wiederum in Stereotypen stillzustellen (eine Gefahr, die im Begriff der „untranslatables“ durchaus lauert).

- 3) Politik ist immer auch Sprachpolitik: Welche Wörter werden für welche Sachverhalte eingesetzt? Wer sich für ‚Weltliteratur‘ im Sinne eines möglichen Zusammenhangs von Welt und Literatur (oder: Welten und Literaturen) interessiert, sollte darum wissen, dass Verwendungen ebenso wie Tabuisierungen bestimmter Wörter immer auch – willentlich oder unwillentlich – sprachpolitische Akte sind.

Gegen Ende des Buches unternimmt Apter dann doch noch den Versuch, spezifische Parameter dafür zu entwerfen, wie sich die jeweiligen Zuwendungen der Literatur zur Welt – im Sinne einer vielleicht durchdachteren Konzeption von ‚World Literature‘ – *heutzutage* erhellen lassen könnten und sollten. Die Perspektive ist dabei eine ‚planetarische‘ in dem Sinne, dass Apter mit Fredric Jameson von vier grundlegenden Bedrohungen des Planeten Erde ausgeht: 1) ökologische Katastrophen, 2) weltweite Armut und Hunger, 3) strukturell bedingte Arbeitslosigkeit, 4) Aufrüstung und Krieg.

Für jede einzelne dieser Bedrohungen lässt sich nun wiederum die Frage stellen, wie sie in den spezifischen „untranslatable“ einer Sprache bzw. eines literarischen Textes verhandelt werden – und wie diese Verhandlungen wiederum in problembewussten Übersetzungen ihre Fortsetzungen finden können. Diese Aufgabe scheint immens. Aber doch lohnenswert. Man wird sie nicht alleine unternehmen können.

Man mag sich am Ende fragen, inwiefern es überhaupt möglich ist, die ‚Oneworldedness‘ in der eigenen Sprache zu überwinden. Immerhin ist auch der Diskurs, den Apter führt, auf ein Publikum zugeschnitten, das Englisch versteht – und das größtenteils wohl nicht merken wird, dass beispielsweise viele deutsche Wörter, auf die Apter rekuriert, falsch geschrieben sind. Die Gegenfrage lautet jedoch: In welcher Sprache, wenn nicht in der ‚eigenen‘, sollte die Auseinandersetzung denn stattfinden? Einzuräumen wäre dann nur, dass die ‚eigene‘ Sprache einem nicht nur nicht gehört, sondern in sich selbst keinen reinen Kern aufweist.

Gerade an den (vermeintlichen?) „untranslatable“ wäre wohl zu zeigen, dass ein Reinheitsgebot mit Blick auf scheinbar ‚autochthone‘ Wortbedeutungen auch und erst recht in der ‚eigenen‘ Sprache und ‚Kultur‘ nichts verloren hat. Die Schwierigkeiten, das Eigene der Sprache dingfest zu machen, bieten Grund dazu, zunächst einmal mit den hegemonialen Ansprüchen in derjenigen ‚Sprachwelt‘ aufzuräumen, die einem selbst am nächsten liegt: Auch dies ist ein Projekt, das sich nicht alleine realisieren lässt, sondern nur im Kontakt mit anderen und ihren jeweiligen Sprachen.

Une esthétique interculturelle de la réception

Patrick Suter (Université de Berne)

Fabien Pillet, *Vers une esthétique interculturelle de la réception*, Heidelberg, Universitätsverlag Winter, 2016, 385 pages.

Au cours des trois dernières décennies, les méthodes d’investigation de la littérature à l’échelle planétaire sont devenues l’un des principaux enjeux de la théorie littéraire. Dans de nombreuses universités, des programmes de « littérature mondiale » (« *World Literature* ») ont supplanté ou concurrencé ceux de littérature comparée. Les ouvrages de Pascale Casanova (*La République mondiale des Lettres*¹) et de Franco Moretti (*Distant Reading*²), qui ont connu un large retentissement, ont décrit un espace littéraire mondial unifié, marqué par une relation entre centre (occidental) et périphéries – et, pour l’essentiel, par des circulations du premier vers les secondes. De son côté, David Damrosch (*What Is World Literature ?*³) considère que l’étude de la littérature mondiale a pour objet les œuvres qui circulent hors de leur contexte d’origine. Or, selon Fabien Pillet, les propositions critiques de Casanova et de Moretti portent essentiellement sur les dimensions sociologiques et économiques de la littérature mondiale (c’est-à-dire sur la description des rapports hiérarchiques qui président à la reconnaissance des œuvres, ou, dans le cas de Moretti, sur la diffusion des procédés et des genres littéraires des centres vers les périphéries). En revanche, ni Casanova ni Moretti n’accordent de véritable importance à la réception, ou alors seulement, pour ce qui est de Moretti, à la réception créatrice (c’est-à-dire à celle qui donne naissance à des œuvres littéraires nouvelles). Si, selon Pillet, Damrosch évite pour sa part d’adopter une position valorisant l’Occident, il ne prend pas en compte la façon dont les œuvres sont reçues différemment dans leurs espaces culturels respectifs d’origine et de réception. De façon générale, les théoriciens de la *World Literature* omettraient de comparer les « conceptions esthétiques de l’espace d’accueil » à celles « de l’espace de production » (p. 25). Entendant remédier à cette lacune, *Vers une esthétique interculturelle de la réception* se propose donc une double tâche : d’une part, faire apparaître que la littérature est caractérisée sur le plan mondial non par un seul système, mais par des ensembles culturels différenciés, qui entraînent des réceptions diverses ; d’autre part, prendre en compte la dimension *esthétique* de la réception dans ces divers contextes.

1 Pascale, Casanova, *La République mondiale des lettres*, Paris, Éditions du Seuil, 1999 et 2008.

2 Franco, Moretti, *Distant Reading*, London-New York, Verso, 2013.

3 David, Damrosch, *What Is World Literature ?*, Princeton, Princeton University Press, 2003.

On le voit, un tel projet était ambitieux et présentait de nombreux écueils potentiels. Or si l'on doit reconnaître que Pillet a su les aborder avec ténacité, en établissant un dialogue serré et fécond avec nombre des critiques les plus prestigieux, et en ouvrant de nombreuses pistes dignes d'intérêt, les solutions qu'il propose sont parfois sujettes à discussion. S'il a le mérite d'ouvrir un champ de recherche, les méthodes qu'il propose pourront dans certains cas être affinées par des études ultérieures. Quant au style, il aurait mérité un travail de polissage : outre le fait que, dans les citations intégrées au corps du texte, les sauts d'une langue à l'autre sont parfois brutaux, plusieurs passages surchargés de démonstratifs auraient pu être formulés aussi clairement dans une syntaxe plus légère.

Comme l'indique son titre, l'ambition de cet ouvrage était d'abord théorique : il s'agissait de construire un modèle rendant possible l'étude des différentes réceptions des œuvres dans différents contextes culturels. Mais l'enjeu était également de mettre à l'épreuve ce modèle par l'analyse d'exemples concrets. D'où la construction de l'ouvrage en deux parties, la première s'efforçant de poser les bases méthodologiques d'une esthétique interculturelle de la réception, la deuxième comprenant trois études de cas.

Dans les premières pages de son livre, Pillet formule un double constat. D'une part, l'esthétique de la réception ne constitue pas un objet d'étude dans les recherches sur la littérature mondiale. D'autre part, et réciproquement, les études de réception, qui se sont cantonnées aux littératures nationales ou à l'Europe, n'ont pas pris en charge la dimension mondiale de la littérature. C'est pourquoi, dans la première partie, Pillet s'efforce d'établir les conditions dans lesquelles l'esthétique de la réception pourrait être étudiée dans différents ensembles culturels.

Le premier chapitre dresse un bilan de la théorie de la réception, tout en proposant de la transformer pour l'adapter à de nouveaux enjeux. Selon Jauss, les différentes réceptions d'une œuvre peuvent être interprétées comme autant de réponses à une question qu'elle pose aux lecteurs. Pillet reprend cette conception en formulant l'hypothèse que les réceptions diverses – les réponses – dépendent des horizons culturels des lecteurs. Selon lui, il s'agit par conséquent de comparer les jugements esthétiques (dans le cas d'une réception critique) et les productions esthétiques (dans le cas d'une réception créatrice) des ensembles culturels d'origine et de réception. L'allégeance à Jauss est par conséquent limitée, Pillet considérant la perspective de Jauss comme trop étroite, dans la mesure où elle s'inscrit dans un cadre national ou tout au plus européen. De plus, et surtout, dans la version de Jauss, l'analyse de la réception d'une œuvre concerne ses lectures successives à travers le temps, dans un espace qui est celui de la nation. Or le principal apport de Pillet consiste à proposer de spatialiser l'étude de la réception, c'est-à-dire à prendre comme objet la réception d'une œuvre dans *differents espaces culturels*. Ainsi, selon lui, la notion d'horizon d'attente – le concept sans doute le plus

connu de la théorie de la réception dans sa version jaussienne –, ne sera plus conçu comme variant en fonction des époques, mais en fonction des espaces.

La notion d'« espaces culturels » n'a cependant rien d'évident, pas plus que la façon dont ces espaces peuvent être mis en relation, et Pillet est conscient de buter là sur un « casse-tête » – qu'il a sans doute résolu par rapport à ses propres exemples, mais sans que sa méthode puisse être sans autre généralisable.

On le sait, alors qu'à ses débuts, l'ethnologie considérait comme évident un rapport de dépendance entre les lieux, les peuples qui les habitent, et le développement des cultures, la prise en compte des mouvements migratoires et des sociétés transnationales a remis en question une telle réciprocité (*cf.* Arjun Appadurai). L'ethnologie récente a ainsi remis en cause les liens entre espace et culture. Mais, sur ce point, en s'appuyant sur Fernand Braudel et sa *Grammaire des civilisations*⁴, qui « présente un véritable découpage de la planète en aires culturelles recouvrant chacune une civilisation » (p. 144), et qui défend l'idée que ces aires culturelles opèrent sur la longue durée, Pillet rend consistante l'idée d'espaces culturels différenciés et autonomes les uns par rapport aux autres. Ces espaces culturels peuvent ainsi apparaître comme « absous », ou du moins quasi absous. Tout à la fois, leurs différences permettent de les mettre en relation par l'acte de la comparaison. Comme il le souligne, Pillet défend ainsi une conception des espaces culturels à la fois « relationnelle et absolue » (p. 130).

Il faut cependant préciser que, dans sa perspective, le spatial et le local ne se recoupent pas, et que les espaces culturels qu'il considère comme pertinents ne correspondent pas à des aires culturelles. On relèvera par ailleurs qu'avant de les décrire, Pillet prend soin d'expliciter sa position intellectuelle, qui est celle d'un comparatiste européen maîtrisant des langues européennes. Or, dans la mesure où la prise en compte de l'*esthétique* de la réception implique de ne pas se contenter de traductions, mais de pouvoir comparer les textes dans les langues originales, cette position ne lui permet que de comparer des réceptions esthétiques d'œuvres écrites ou reçues dans ces langues. Par conséquent, même s'il s'oppose à l'idée d'une hiérarchie entre les espaces culturels, sa situation l'entraîne à accorder dans sa propre démarche une place prépondérante à l'Europe. Si cette position intellectuelle est honnêtement décrite⁵, on regrettera donc que la définition des espaces culturels soit relative à la position du critique, sa conception des espaces comme « absous » étant alors fragilisée.

⁴ Fernand, Braudel, *Grammaire des civilisations*, Paris, Arthaud-Flammarion, 1988.

⁵ Et bien plus honnêtement que Jauss n'a décrit la sienne en dissimulant son passé nazi. *Cf.* à ce propos Ottmar, Ette, *Der Fall Jauss. Wege des Verstehens in eine Zukunft der Philologie*, Berlin, Kulturverlag Kadmos, 2016.

Mais venons-en aux espaces culturels considérés comme pertinents pour envisager une esthétique interculturelle de la réception, et qui sont au nombre de quatre.

Le premier est l'espace local, qui correspond à peu près à l'espace national, mais qui, plus précisément, est celui qui entoure le lieu de production des œuvres, où se trouvent en général leurs premiers lecteurs.

À un deuxième niveau se situe l'espace européen, qui donne lieu à des réceptions intra-européennes des œuvres. Ces dernières sont alors reçues le plus souvent dans une langue européenne autre, et donc en traduction, mais dans une littérature européenne, laquelle partage dans ses différentes langues des références communes (en particulier à la Bible, aux textes homériques et à la Poétique d'Aristote).

Le troisième niveau est l'espace mondial, « qui qualifie l'ensemble des réceptions effectuées dans l'espace européen de littératures produites par des auteurs issus d'autres espaces culturels » (p. 169), ou, inversement, les réceptions dans d'autres espaces culturels des œuvres de l'espace culturel européen. Cet espace se subdivise en deux : d'une part l'espace culturel mondial en langues européennes, qui découle des processus de conquête et de colonisation ; et d'autre part l'espace culturel en langues non européennes. L'espace culturel mondial en langues européennes est quant à lui marqué par des phénomènes d'hybridation linguistique et des formes de syncrétisme religieux ou culturel, la réception des œuvres européennes s'effectuant dans un espace marqué par la culture européenne, mais aussi par des pratiques culturelles étrangères à l'Europe.

Enfin, le quatrième espace concerne « les réceptions dans l'espace européen, et particulièrement dans les pays ex-colonisateurs [...] des œuvres littéraires rédigées en langues européennes par des auteurs issus d'espaces littéraires ex-colonisés » (p. 181), mais aussi la réception dans l'espace postcolonial des œuvres européennes.

Assurément, la distinction de ces quatre espaces culturels ne va pas de soi. Si les deux premiers sont plausibles, il en va autrement du troisième, qui comprend aussi bien des lieux où le peuplement européen est ancien et majoritaire (les États-Unis), et des lieux que les Européens n'ont conquis que tardivement, et seulement pour une courte période, sans jamais devenir majoritaires (l'Afrique). Ce troisième espace ne tient par ailleurs pas compte des différences économiques gigantesques entre les différents lieux qui le constituent, ni des positions extrêmement dissemblables des uns et des autres dans l'échelle mondiale du pouvoir, ni surtout de l'extraordinaire diversité culturelle qui les caractérise. On le voit, cet espace risque de n'avoir d'unité que celle de son nom, et de masquer une essentielle diversité culturelle. De plus, cet espace n'est pas clairement distingué de l'espace postcolonial. Ainsi, symptomatiquement, l'écrivain nigérian Chinua Achebe, que Pillet choisit d'examiner comme exemple de réception dans l'espace culturel postcolonial,

est déjà abordé lorsqu'il est question de l'espace culturel mondial en langues européennes – si bien que l'on ne sait pas s'il appartient à l'un ou à l'autre.

La deuxième partie de l'ouvrage consiste, on l'a dit, en une série d'études de cas qui permettent de comparer les réceptions d'œuvres dans ces différents espaces, mais aussi de valider le modèle théorique de la première partie. À chaque fois, la méthode a consisté à prendre en charge deux réceptions différentes, la première *critique* (qui peut, le cas échéant, correspondre à une traduction), et la deuxième *créatrice*, qui donne naissance à une œuvre littéraire nouvelle.

Ainsi, pour l'étude de la réception de *Madame Bovary* dans l'espace européen de langue allemande, Pillet examine d'une part les différentes traductions, dont la première remonte à 1858 déjà, et d'autre part la réception créatrice réalisée par Theodor Fontane dans *Effi Briest* (1896). En comparant les horizons esthétiques des deux contextes, Pillet montre comment les écarts esthétiques sanctionnés dans le contexte d'origine par le procès intenté à l'auteur de *Madame Bovary* n'ont pu trouver immédiatement d'équivalents en Allemagne – ce qui contribue également à expliquer pourquoi *Effi Briest* n'a guère reçu d'écho en France, où ce roman ne créait pas d'écart esthétique.

Pour examiner la réception dans l'espace culturel mondial en langue européenne, Pillet a choisi le cas du réalisme magique. Inventé par Kafka dans *La Métamorphose*, puis continué par Grass et Calvino en Europe, ce dernier a très tôt connu de spectaculaires prolongements et retournements chez les auteurs d'Amérique latine et de la Caraïbe. Pillet examine ainsi comment le réalisme magique a été pensé par Alejo Carpentier et par Jacques Stephen Alexis, et comment il a donné lieu à des œuvres singulières chez le même Alexis et chez García Márquez.

Enfin, le troisième cas envisagé est celui de la réception d'une œuvre européenne dans l'espace postcolonial : Pillet interroge la façon dont le roman de Conrad, *Heart of Darkness*, est reçu par l'écrivain Achebe, d'une part dans une conférence critique, d'autre part dans son roman *Things Fall Apart*.

On le voit, ces études de cas, à chaque fois intéressantes, ne concernent pas toutes les possibilités qu'offre le modèle développé par Pillet. En particulier, il aurait été possible d'envisager des réceptions dans l'espace européen d'œuvres provenant des espaces littéraires mondial ou postcolonial, ou la réception dans l'espace postcolonial d'une œuvre provenant de l'espace littéraire mondial (par exemple la façon dont l'écrivain congolais Sony Labou Tansi a pu recevoir l'œuvre du Colombien García Márquez). Mais il faut également remarquer que les trois études précises qui viennent d'être présentées vont au-delà de simples études de cas, dans la mesure où Pillet s'efforce à chaque fois, en fin de chapitre, de généraliser son propos et d'indiquer les conditions requises pour effectuer d'autres études de cas du même type.

Au final, *Vers une esthétique interculturelle de la réception* rend convaincante la spatialisation des études de réception, et c'est là un apport théorique

considérable. Par ses exemples, cet ouvrage montre clairement l'intérêt de poursuivre des recherches sur les différences de réception dans des contextes culturels divers. En revanche, le classement des différents espaces culturels devrait être repensé et affiné, en profitant non seulement des apports des historiens (Braudel), mais aussi des anthropologues, dans leur réflexion sur la diversité culturelle et les écarts significatifs d'une culture à l'autre (Lévi-Strauss).

Fractales du monde – Chemins à travers les littératures du monde

Corinne Fournier Kiss (Université de Berne)

Ottmar Ette, *WeltFraktale – Wege durch die Literaturen der Welt*, Stuttgart, J. B. Metzler Verlag, 2017, 392 pages.

« Chemin : bande de terre sur laquelle on marche à pied. La route se distingue du chemin non seulement parce qu'on la parcourt en voiture, mais en ce qu'elle est une simple ligne reliant un point à un autre. La route n'a par elle-même aucun sens ; seuls en ont les deux points qu'elle relie. Le chemin est un hommage à l'espace. Chaque tronçon du chemin est en lui-même doté d'un sens. » (Milan Kundera, *L'Immortalité*)

Dans ce nouvel ouvrage comme dans les précédents, le romaniste allemand Ottmar Ette opte pour une vision résolument optimiste de la globalisation : il propose de l'appréhender comme une chance, comme une promesse active d'enrichissement plutôt que comme un appauvrissement ou une perversion évolutive fatale. Car si les quatre phases successives de globalisation accélérée traversées par l'humanité depuis la découverte du Nouveau Monde ont parfois pu faire redouter le pire, à savoir une progressive homogénéisation du monde, la réalité n'a pas confirmé ces craintes ; les sociétés, de par leurs contacts de plus en plus multiples, vivants et mouvants les unes avec les autres, ne cessent au contraire de se complexifier et de développer des logiques plurielles en constante évolution et transformation.

Encore faut-il être à même de gérer et de tirer profit de cette complexification croissante et de cette libilité troublante. C'est là que selon Ette, la littérature a un rôle de première importance à jouer : n'ayant pas attendu l'apparition des phénomènes de globalisation accélérée pour convoquer plusieurs logiques, elle s'avère par là même susceptible de proposer et de léguer tout un bagage de réponses possibles aux défis posés par la mondialisation. La littérature, définie par le critique comme une véritable école pour apprendre à penser de manière plurilogique et comme un laboratoire expérimental produisant des formes et des normes oubliées, présentes ou encore à venir, est ainsi dépositaire d'un gigantesque savoir lié à la vie : d'un savoir sur la vie (*LebensWissen*), sur la survie (*ÜberlebensWissen*), ou encore sur un vivre-ensemble (*ZusammenLebensWissen*) qui culmine dans la « convivence » (*Konvivenz*¹). En un mot, la littérature est un moyen essentiel pour faire vivre

1 Comme ce terme est en allemand un néologisme (dérivé du latin « convivere ») ne correspondant pas tout à fait au terme français de « convivialité », pour lequel l'allemand a d'ailleurs un équivalent (« Gastfreundschaft »), je conserve également ce néologisme en français. Pour plus d'informations sur toutes les connotations sémantiques impliquées par ce terme, cf. Ottmar Ette, *Konvivenz. Literatur und Leben nach dem Paradies*, Berlin, Kadmos, 2012.

(*LebensMittel*) et elle compte parmi les vivres (*Lebensmittel*) essentiels à l’alimentation de l’homme de la quatrième phase de globalisation accélérée.

Pour que cette richesse et ce savoir puissent être convenablement révélés, la littérature, certes, nécessite une approche nouvelle : une approche « transaréale »² attentive à tous les mouvements qui traversent les textes (mouvements entre les disciplines, les langues, les espaces, les temps, les lieux et les déplacements) et qui sensibilise par là même à tous les changements de perspective, à tous les échanges et à tous les processus de transformations réciproques.

Comme le montre la première partie de l’ouvrage, intitulée « Théorie – Sur le chemin d’une philologie des littératures du monde », cette compréhension de la littérature comme étant dotée d’une valeur épistémologique et développant des logiques plurielles, demande un renouvellement de la terminologie de la philologie et l’évacuation d’un certain nombre de concepts dûment établis pour classer et définir les littératures. C’est ainsi qu’en dépit de la circulation, des liens et des échanges devenus désormais évidents entre les différents pays et cultures du monde, on continue souvent à penser la littérature comme étant une somme de littératures nationales, constituée de textes canoniques ayant une origine géographique bien déterminée. Les termes toujours en vogue de « littérature nationale », de *Weltliteratur* (cf. Goethe), de *World Literature* (cf. Damrosch), de littérature mondiale ou de littérature-monde (cf. le Manifeste *Pour une littérature monde en français* de 2007) en témoignent. Malgré les prétentions de leurs utilisateurs à libérer toute littérature de son pacte exclusif avec une nation, un examen attentif de leurs présupposés théoriques montre qu’ils impliquent tous une conception hiérarchisée de la littérature, traversée de structures de pouvoir (il existe de « grandes » littératures, qui donnent le ton, et des littératures « mineures », qui s’y soumettent), et gouvernée par une logique unique, qui est la logique de l’Europe (et souvent même tout simplement celle de Paris).

Ette propose de remplacer tous ces concepts désignant une littérature au singulier par une expression mettant en évidence la pluralité du phénomène littéraire appréhendé dans sa transaréalité : *Die Literaturen der Welt*, « Les littératures du monde ». Et le sous-titre de son ouvrage en dit même plus : *Wege durch die Literaturen der Welt*, « Chemins à travers les littératures du monde », pour bien signifier qu’il n’y va pas d’une prise en considération statique des textes, mais que le processus du cheminement, du déplacement, du mouvement entre les textes a toute son importance pour l’étude des littératures du monde.

Cette conception de la littérature comme n’existant qu’au pluriel est accompagnée, on l’a compris d’emblée, de toute une série de néologismes : *TransArea*, *LebensWissen*, *ÜberlebensWissen*, *ZusammenLebensWissen*, *Kon-*

2 Pour plus de précisions sur cette approche, cf. Ottmar Ette, *TransArea. Eine literarische Globalisierungsgeschichte*, Berlin, De Gruyter, 2012.

vivenz. Si tous ces termes figurent en bonne et due place dans les titres des précédents ouvrages d'Ette, ici, c'est le terme de « fractale » qui reçoit la place d'honneur. Ce néologisme, non créé quant à lui par Ette, mais par le mathématicien Benoît Mandelbrot en 1974, est dérivé du latin *fractus*, signifiant irrégulier ou fragmenté ; il est utilisé pour désigner des motifs et des objets de la nature qui, d'une part, présentent un degré si différencié de complexité qu'ils ne peuvent être décrits par la géométrie euclidienne, et qui, d'autre part, possèdent une structure invariante en fonction de l'échelle (structure gigogne). Ce terme reçoit cependant un éclairage nouveau sous la plume d'Ette, car celui-ci, outre qu'il est le premier à l'appliquer à l'étude des littératures, le nourrit de traits sémantiques empruntés à d'autres expressions déjà présentes dans la critique littéraire et artistique : ainsi en est-il de la *figura* d'Auerbach (selon lequel, dans *Mimésis*, certains événements doivent être lus à deux niveaux : dans leur signification directe et apparente au moment où ils sont décrits, mais aussi, pour les générations suivantes, dans leur rôle prospectif de préfiguration des événements se produisant à leur époque) ; ainsi en est-il également du « modèle réduit » de Lévi-Strauss (pour lequel, dans *La pensée sauvage*, la miniaturisation artistique, tout en évacuant certaines dimensions de l'objet et en lui faisant ainsi subir quelques permutations, exerce une grande fascination sur le public du fait qu'elle lui permet d'appréhender l'objet dans sa complexité en un seul instant) ; et ainsi en est-il encore de la « mise en abyme » de Gide. Dans ce contexte, qualifier les littératures du monde de *WeltFraktale*, de fractales du monde, c'est dire que tout ce qui échappe aux formalisations d'une logique unique (l'euclidienne respectivement l'occidentale), tout ce qui fait fracture, brèche ou discontinuité en elles peut fonctionner comme un modèle réduit ou une *figura* des phénomènes complexes présentés par les différentes phases de globalisation accélérée dans le monde. Comme le dit Ette, les littératures du monde ne sont pas des représentations de la réalité brute, mais des représentations de réalités vécues, imaginées, inventées, éprouvées ou susceptibles d'être éprouvées, et livrées à partir d'un monde qui ne se laisse plus penser seulement depuis l'Europe.

Là où le polylogisme et les fractales de la littérature se manifestent le mieux, c'est sans doute dans la représentation des paysages, qui peuvent être souvent interprétés comme des *Landschaften der Theorie*, des « paysages de la théorie ». Dans la deuxième partie de l'ouvrage, qui porte le titre de « Vecteurs – Potentiels politiques et critiques d'une philologie relationnelle », Ette consacre de nombreuses pages aux paysages des tropiques qui ont été décrits par les voyageurs dans la deuxième phase de globalisation accélérée – à un moment donc où les voyages d'exploration laissent place aux expéditions scientifiques. L'analyse de passages tirés des *Considérations d'un voyage autour du monde 1803-1807* (*Bemerkungen auf einer Reise um die Welt in den Jahren 1803 bis 1807*, publié en 1812) de Georg Heinrich von Langsdorff ou des *Vues des Cordillères, et monumens des peuples indigènes*

de l'Amérique (1810-1813) d'Alexander von Humboldt souligne la vectoricité de ces paysages qui oscillent sans cesse entre l'exubérance et le danger, le plein (*Fülle*) et le piège (*Falle*), et qui s'ouvrent sur des paysages européens en tissant ainsi avec eux des liens transaréaux. Si ces textes s'inscrivent dans la « révolution heureuse », à savoir à une époque où la mise en place d'une circulation du savoir autorise l'appréciation d'autres esthétiques que celle de Rome ou de la Grèce et d'autres manières d'être que celles de l'Europe, ils permettent surtout, de par leur plurilogisme, de mettre un point final aux débats de Berlin du XVIII^e siècle – ayant opposés, d'une part, les discours du philosophe Corneille de Pauw, représentant acharné de la thèse de l'inferiorité du Nouveau Monde situé selon lui entièrement du côté du manque et de la nature, alors que l'Europe serait placée sous le signe du « plein » et de la culture ; et, d'autre part, les contre-discours du moine Antoine-Joseph Pernety, guère plus objectifs puisqu'ils se contentent de renverser le négatif en positif tout en restant dans la logique d'une dualité inconciliable entre le bon et le mal, le sauvage et le civilisé, la nature et la culture.

Si l'opposition entre nature et culture met du temps à être théoriquement remise en question dans la pensée occidentale (il faut attendre des Descola et des Latour), dans les littératures du monde, leur rapport a toujours été décrit différemment que sur le mode exclusif du « soit l'un, soit l'autre ». Les textes de Langsdorff et de Humboldt, mais bien d'autres analysés par Ette dans cette deuxième partie, contiennent le « secret d'une autre écologie » qui estompe, voire fait disparaître les frontières entre l'humain, l'animal, le végétal et le minéral, et suggèrent la possibilité d'une convivence multilogique entre les règnes. Dans le même ordre d'idées, si aujourd'hui encore, les catastrophes climatiques sont systématiquement naturalisées dans les discours politiques dans le but de déresponsabiliser les auteurs de négligences ou d'agressions injustes envers autrui, les textes littéraires, par contre – et Ette analyse en particulier longuement *Chita : un souvenir de l'île dernière* (*Chita : A memory of Last Island*, 1886) de Lafcadio Hearn et *Catastrophes naturelles* (*Catastrofes naturales*, 1997) de Anna Kazumi Stahl –, savent suggérer que ces catastrophes sont avant tout des catastrophes culturelles provoquées par l'échec de la convivence entre les êtres et leur environnement.

À condition de les développer comme modèles de compréhension du monde, tous ces paysages vus, éprouvés, découverts, imaginés et pensés de manière transaréale et transculturelle par des voyageurs, des philosophes et des écrivains, peuvent être lus comme des paysages de la théorie.

Les Caraïbes, Ette l'a montré ailleurs à de nombreuses reprises³, sont particulièrement propices à produire des paysages de la théorie et à fonctionner comme des laboratoires de la globalisation. Comme les Amériques,

3 Cf. par exemple Ottmar Ette, *ZwischenWeltenSchreiben. Literaturen ohne festen Wohnsitz*, Berlin, Kadmos, 2005 (en particulier le chapitre 4).

mais de manière plus flagrante encore, elles ont été dès leur découverte des espaces ne pouvant être compris qu'à travers le mouvement : mouvements des décimations, des migrations et des déportations, mais aussi mouvements des croisements culturels, ethniques et linguistiques. Outre cela, la structure insulaire des Caraïbes, au même titre d'ailleurs que de tous les archipels, produit un champ de tensions perpétuelles entre le continu et le discontinu, le conjoint et le disjoint, le panoramique et le fractal, et force par là même son appréhension en fonction de plusieurs logiques : chaque île est close sur elle-même, possède sa logique propre et apparaît ainsi comme une île-monde (*Insel-welt*) ; dans ses liens multiples avec l'ensemble de l'archipel et le reste du monde, cependant, elle fait aussi partie du monde des îles (*Inselwelt*) et du Tout-Monde. Si ce schéma fonctionne peu ou prou pour tous les archipels, la troisième partie de l'ouvrage intitulée « Archipels I – Occidents-Orients » et essentiellement consacrée à la pensée archipélique de Roland Barthes, montre à quel point celui-ci affûte cette perception des îles, notamment dans son texte *En Grèce* (1944) : « En Grèce, il y a tant d'îles qu'on ne sait si chacune est le centre ou le bord d'un archipel. C'est aussi le pays des îles voyageuses : on croit retrouver plus loin celle qu'on vient de quitter ». Tout est traversé par le mouvement : non seulement le voyageur, dont la position et les moments traditionnels du récit de voyage (partir/voyager/arriver/rentrer) sont indéterminables, mais les îles elles-mêmes circulent, devenant par là même impossibles à cartographier. La spécificité du paysage archipélique barthien, véritable « mobile artistique », comme le définit Ette, est que le modèle de pensée et d'écriture qu'il incarne ne renvoie pas seulement au contenu du texte, mais aussi à sa structure : fidèle avant la lettre au structuraliste invétéré qu'il va devenir, Barthes invite à lire son texte dans un mouvement autoréflexif. Il fait faire au texte ce qu'il dit, mime de par son écriture archipélique le contenu archipélique du texte : les îles-mondes et le monde des îles deviennent aussi îles-textes, micro-textes flottant sur les pages du livre et pouvant se parcourir dans un ordre indifférent.

Si le « plaisir du texte » barthien réside dans sa résistance à la perspective unique et dans sa tentative de se déposséder de la rationalité de l'Occident, ici comme dans d'autres textes examinés par Ette, cela se manifeste non seulement au niveau des configurations polylogiques de ses paysages de la théorie, qu'ils soient visuels ou sonores⁴, mais également au niveau de la phrase, de l'écriture et de la structure du texte.

Que les littératures du monde puissent être définies comme des fractales du monde globalisé de par les descriptions topographiques qu'elles recèlent et qui se révèlent, à qui sait les lire, comme de véritables microcosmes d'un vivre-ensemble de plusieurs logiques, ainsi sont-elles également des fractales

⁴ Cf. le paysage sonore donné par Barthes de Tanger dans *Le Plaisir du texte*, et qu'Ette lit comme une fractale des multiples voix, langues et musiques du monde.

de par le savoir fondamental qu'elles libèrent eu égard à l'individu – savoir toujours au-delà ou en deçà des connaissances scientifiques mais qui, invariablement, s'érigent contre leur autorité monologique. Si dans les mouvements qui traversent les paysages se lisent des lieux sous les lieux et des cultures sous les cultures, dans les mouvements qui animent la vie des individus se lisent des émotions sous les « motions » qui, elles aussi, peuvent témoigner au niveau individuel d'une quête de nouvelles possibilités de vie, de survie et de vivre-ensemble.

Dans la quatrième partie, intitulée « Espaces-temps : le savoir sur la vie des *Littératures du monde* », Ette accorde toute son attention à une émotion ou à une source d'émotions particulière, celle de l'inquiétude. Comment ce sentiment peut-il être tantôt à l'origine d'un épisode vital chez les uns, comme le montre *Le Paradis – un peu plus loin* (*El Paraíso en la otra esquina*, 2003) de Mario Vargas Llosa à travers les vies romancées de la féministe écrivaine Flora Tristan et de son petit-fils le peintre Paul Gauguin, tantôt au contraire fonctionner comme un elixir de vie pour les autres, tel pour Alexander von Humboldt, qui reconnaît dans ses *Confessions* que son inquiétude fondamentale est à l'origine d'une très grande assiduité au travail sans que sa santé n'en ait jamais souffert, bien au contraire ?

L'examen d'un dérivé de l'*Unruhe* (traduction en allemand du mot « inquiétude »), à savoir de l'*Unruth*, le balancier de la montre, permet au théoricien allemand de donner une assise étymologique à ce qu'expriment les textes littéraires⁵ : c'est parce que Humboldt a su canaliser dans une direction déterminée ses mouvements d'inquiétude (*Unruhe*) et les intégrer dans une mécanique régulière de balancier (*Unruth*), que ceux-ci ont pu être transformés en une force motrice créatrice de vie, condition aussi bien de son incroyable longévité que de son écriture et de sa pensée transatlantique et transdisciplinaire ; c'est parce que Flora Tristan et Gauguin, tels du moins qu'ils sont représentés par Vargas Llosa, n'ont pas su « prendre soin » de leur inquiétude et la contrôler, qu'ils ont été conduits à des à-coups de créativité destructrice fatals pour leur vie. C'est par ailleurs également ce que dit Balzac à sa façon dans son roman fantastique *La Peau de chagrin* (1831) : les connaissances scientifiques sont impuissantes à expliquer le savoir sur la vie contenu dans le fameux talisman de Raphaël, et toutes les tentatives de celui-ci de maîtriser son inquiétude fondamentale par le recours aux disciplines confirmées du savoir dans l'espoir que la peau lui livre son secret et lui rende la vie qui lui échappe, sont vaines. L'agitation de l'inquiétude, indéniablement portée par le désir de développer des stratégies de survie dans un monde en accélération, ne peut trouver son équilibre que dans le mouvement

⁵ On ne peut s'empêcher de voir le bien-fondé de cette analyse pour un livre des littératures du monde non cité par Ette, à savoir *O Livro do desassossego* de Fernando Pessoa, traduit en allemand par *Das Buch der Unruhe*.

de logiques multiples – que le roman de Balzac représente ici en jouant et rejouant sans cesse avec la combinatoire des axes du vouloir, du pouvoir et du savoir.

Enfin, dans la cinquième et dernière partie de l'ouvrage, intitulée « Archipel II – Amérique(s) transaréale(s) », Ette travaille sur des textes théoriques hispano-américains du modernisme et de la postmodernité particulièrement féconds pour relever le défi de la globalisation, car ils fournissent des concepts et des métaphores de plus en plus précis pour penser celle-ci en termes de « vivre ensemble dans la paix et la différence » plutôt qu'en termes de déculturation ou d'assimilation.

C'est ainsi que José Martí, l'un des trois fondateurs du modernisme hispano-américain, pressent déjà, dans son essai *Notre Amérique* (*Nuestra América*, 1891), la mainmise prochaine de l'Amérique du Nord sur l'Amérique du Sud : il invite par conséquent tous les peuples du Sud à prendre conscience de leurs racines communes et à offrir ainsi un « tronc commun » aux « greffages » futurs inévitables. Ce tronc commun est dans les faits lui-même pluriel, puisqu'il est le résultat de divers « métissages » avec les colonisateurs européens – mais ces métissages sont désormais inhérents à l'Amérique latine, comme le montre Martí dans le *Manifeste de Montecristi* (*Manifiesto de Montecristi*, 1895) rédigé avec Máximo Gómez pour militer en faveur de l'indépendance de Cuba : ce texte se veut en effet à la fois une déclaration de guerre aux Espagnols et une invite à faire rapidement la paix afin que les métissages ethniques et culturels entre les différents peuples puissent se poursuivre.

Ces métaphores de l'enracinement (greffage sur un tronc commun) et de la fusion (métissage), certes, ne traduisent pas encore la complexité des développements du « vivre-ensemble » de l'Amérique latine, et il faudra attendre Fernando Ortiz et son ouvrage *Contrepoin cubain : le tabac et le sucre* (*Contrapunteo cubano del tabaco y el azúcar*, 1940) pour les affiner. Si le concept-clé d'Ortiz, celui de *transculturación*, est absolument révolutionnaire en ce qu'il révèle que l'histoire des cultures gagne à être comprise comme une histoire des mouvements plutôt que des espaces, il porte néanmoins encore trace de l'idée de racines ; par suite, on comprend qu'Ortiz affine ce concept en l'accompagnant d'autres métaphores vectorielles – notamment de celle, d'une violence inouïe, de la catastrophe météorologique rendue par l'expression d'« oiseaux migrateurs » pris dans un « ouragan de cultures », et de celle, suggérant déjà la paix dans la différence et empruntée à la gastronomie, de « potée » (*ajíaco*) : dans la potée, les différents ingrédients ne se fondent pas les uns dans les autres, mais se lient les uns aux autres.

Si les théoriciens de la culture hispano-américains de la fin du XIX^e siècle et du XX^e siècle ont marqué des étapes importantes dans la conceptualisation de la convivence et dans l'appréhension de dynamiques transaréales, l'Amérique latine les avait cependant déjà mises en scène dans des écrits sans prétentions théoriques, mais qui n'en ont pas moins fait naître des paysages de

la théorie extrêmement mobiles : c'est le cas par exemple des *Commentaires royaux* (*Comentarios reales*, 1609) de Garcilaso de la Vega el Inca. L'auteur, en ne cessant de se mouvoir entre les sources d'informations les plus multiples, allant de ce qu'il a vu à ce qu'il a lu en passant par ce qu'il entendu, nous fournit une vision polylogique et polyphonique d'une réalité historique.

En évoquant *Mimésis* d'Auerbach, Ottmar Ette définit cet ouvrage comme étant une « randonnée » à travers les siècles, les cultures et les langues (*eine Wanderung [...] quer durch die Jahrhunderte, durch die Kulturen und durch die Sprachen*). Cette qualification pourrait également s'appliquer à ses propres écrits théoriques, et en particulier à *WeltFraktale* : les textes ici analysés et mis en dialogue sont empruntés à des anthropologues, des théoriciens de la culture, des critiques littéraires et des écrivains issus des aires linguistiques et spatio-temporelles les plus diverses.

En tant que maître dans le repérage de structures fractales, de modes de pensée archipélique et de mouvements relationnels, Ette en vient lui-même à reproduire dans la forme de son écriture les procédés littéraires dont il sait si bien parler : chacune des parties de *WeltFraktale*, et également chacun de ses livres, se présentent comme des îles-mondes, des mondes critiques se suffisant à eux-mêmes et faisant sens par eux-mêmes ; mais chacune des parties de *WeltFraktale* et chacun de ses livres apparaissent aussi, en même temps, comme des mondes d'îles qui acquièrent un sens plus dense lorsqu'ils sont mis en perspective et en relation avec les autres parties du livre, respectivement avec tous ses autres livres. Car la pensée d'Ottmar Ette forme système : un système traversé par de multiples chemins, sans cesse fréquentés mais toujours en passe d'être déviés ou reconstruits « un peu plus loin », *en la otra esquina* – un système nomadique et polylogique, s'il en est...

Un Jésus postmoderne

Michel Viegnes (Université de Fribourg)

Bruno Thibault, *Un Jésus postmoderne. Les récritures romanesques contemporaines des Evangiles*, Leiden-Boston, Brill Rodopi, « Chiasma » n°37, 2017, 218 pages.

Dans cette étude fouillée, précise et prenante, Bruno Thibault entreprend de rendre compte, à travers l'analyse d'une quarantaine de récits et romans français publiés depuis les années quatre-vingt, du foisonnement de ces réélaborations fictives de la vie de Jésus et des principaux acteurs du drame évangélique (Marie, Marie-Madeleine, Jean, Thomas, Paul, etc.) publiées depuis un demi-siècle dans un pays qui n'est pourtant pas réputé pour son attachement aux racines judéo-chrétiennes. Comme le remarque dans sa préface Michaël Bishop, on assiste depuis quelques décennies, à travers la littérature, mais aussi le cinéma, les expressions plastiques et les enquêtes scientifiques sur le Jésus historique, à « une étonnante explosion éthico-créatrice » dans ce domaine. Comme on s'en doute, cette explosion n'indique pas la tendance profonde d'un retour à la foi chrétienne dans les milieux littéraires et artistiques, comme on a pu l'observer à la fin du dix-neuvième siècle et qu'avait étudié Bernard Griffiths dans sa *Révolution à rebours* (1966 pour l'édition originale ; 1971 pour la traduction française). Contrairement aux Verlaine, Bloy, Claudel, Huysmans et autres convertis célèbres de l'époque, la plupart des auteurs français ou francophones contemporains qui revisitent à la fois les narrations canoniques et le contexte historique de l'aventure christique le font de manière très diverse, mais presque toujours iconoclaste, interrogeant en particulier les contradictions et les non-dits des récits évangéliques. La « dédivinisation » de cette figure fondatrice, dont ni l'historicité ni l'importance majeure ne font débat, y compris parmi les sceptiques et les non-croyants, avait déjà été entreprise au dix-neuvième siècle, notamment dans la fameuse *Vie de Jésus* de Renan (1863). Au siècle suivant, plusieurs œuvres avaient connu un retentissement considérable, teinté de scandale, parmi les publics croyants des pays où elles avaient paru : tel est le cas notamment pour *La Dernière Tentation du Christ* de Nikos Kazantzakis (1953), *L'Evangile selon Jésus-Christ* de José Saramago (1991) et *L'Evangile selon le fils de Norman Mailer* (1997). Ces romans mettent en scène un Jésus très humain, voire *allzumenschlich*, qui prolonge presque le rôle que lui avaient attribué les romantiques et qu'avait brillamment étudié Franck Bowman, celui de porte-parole d'une humanité en souffrance, hantée par le doute et le sentiment d'être orpheline du Ciel.

Les auteurs récents ou contemporains que Bruno Thibault passe au crible de son analyse s'inscrivent pour certains dans cette continuité, mais il

s'ajoute à ces récritures romanesques deux traits majeurs : la « re-judaïsation » des origines du christianisme, en consonance avec les travaux exégétiques marquants de Bernard Dubourg et surtout de Claude Tresmontant, dont *Le Christ hébreu* (1983) avait fait apparaître la profonde intertextualité paléo-testamentaire dans les quatre Evangiles canoniques, y compris celui de Jean, pourtant très marqué aussi par la philosophie grecque et l'influence alexandrine. L'autre fil rouge qui parcourt toutes ces fictions est la volonté chez les auteurs de restituer le « palimpseste » du récit évangélique : en particulier les « années obscures » entre l'enfance et l'âge de trente ans, dont le texte canonique ne dit rien, les rapports réels ou supposés avec les courants mystiques du judaïsme de l'époque, notamment les Esséniens, le point de vue des différents acteurs, dont certains « seconds rôles » promus au premier plan, tels Lazare ou Pilate, ou bien sûr Judas, une figure qui a toujours suscité la curiosité. Si dans les *Mémoires de Judas* de Pierre Bourgeade (1985) ou l'*Evangile selon Judas* de Maurice Chappaz (2001), l'Iscariote est « une sorte d'élue maudit » qui « contribue en aveugle au dessein divin » (p. 51), *Un homme trahi* de Jean-Yves Leloup (2006) postule « une véritable connivence entre Judas et Jésus » (*ibid.*). Dernier point commun entre tous ces romans ou récits : ils se rangent dans la catégorie des « transpositions métonymiques » du corpus néo-testamentaire, telles que définies par Bernard Westphal dans *Roman et évangile. Transposition de l'Evangile dans le roman européen contemporain (1945-2000)*, c'est-à-dire qui respectent *grossost modo* le synopsis originel et le contexte historique des Evangiles et en proposent une « hypostase littéraire », à la différence des « transpositions métaphoriques » qui en déplacent le contenu, ou une partie de celui-ci, dans d'autres décors culturels ou d'autres époques.

Le corpus primaire de Bruno Thibault se compose d'auteurs très divers, certains bien connus (Christian Bobin, Emmanuel Carrère, Max Gallo, Marek Halter, Guy Hocquenghem, Gerald Messadié, Gilbert Sinoué et l'inévitable Eric-Emmanuel Schmitt), d'autres moins familiers mais non moins intéressants, quelques-uns se disant chrétiens convaincus, même si leur vision du Fils de l'Homme a pu scandaliser, d'autres se plaçant au contraire dans une perspective sceptique, voire strictement athée, comme Pascal Quignard qui revisite dans ses *Petits traités* (1981-1990) l'épisode évangélique de la femme adultère et de « Jésus baissé pour écrire », objet de longs débats parmi les spécialistes.

Comme le résume le titre du dernier chapitre, Jésus est « mangé à toutes les sauces » dans cette galerie des glaces plutôt baroque où ses nombreux doubles littéraires sont moins les reflets d'un « Christ historique » aux contours toujours incertains, que ceux des traumatismes d'après-guerre et des mouvements culturels des années soixante, prolongés par les angoisses qui hantent ce « seuil du nouveau millénaire » dont parle brillamment le quatrième chapitre. Si plusieurs récits de résurrection, comme *Le Messie*

(1974) de Jean Grosjean, ancien prêtre, et *Lazare ou le grand sommeil* (1985) d'Alain Absire, expriment tragiquement, par leur mélancolie crépusculaire à la Jean Cayrol, le naufrage moral et même ontologique de la Shoah, d'autres narrent plus allègrement les aventures d'un Jésus ayant survécu à la crucifixion et partant comme d'autres jeunes mystiques barbus en sandales sur les routes de l'Inde, tel le *Jésus de Srinagar* (1995) de Gerald Messadié, suite de *L'Homme qui devint Dieu* (1988) du même auteur, ou encore le héros *New Age* de Catherine Clément, romancière et philosophe qui cotoya Jankélévitch, Lévi-Strauss et Lacan, et qui dans *Jésus au bûcher* (2000) montre son protagoniste s'initiant au yoga sous la houlette d'un gourou et professant un « athéisme radical » sur lequel l'auteure insiste, nous dit Thibault, « avec un brin de provocation » (p. 90). Autres préoccupations, autres Christs, comme le Jésus gay de Guy Hocquenghem, lequel dans *La Colère de l'agneau* (1985) met en scène Jean, son ancien amant devenu un vieillard amer et tourmenté, dictant à un scribe grec, avec qui il eut naguère une relation de même nature, le texte de l'*Apocalypse*. Un chapitre particulièrement intéressant, « Jésus et la condition féminine », analyse les récritures féminines ou féministes du récit néo-testamentaire. Portraits contrastés : si Jacqueline Saveria Huré, dans *Mémoires de Marie, fille d'Israël* (1986) fait de celle que les chrétiens vénèrent comme la Sainte Vierge une mère juive ordinaire, « soumise et silencieuse » (p. 64), Marek Halter, dans *Marie* (2006), la présente comme « une véritable féministe qui pense et agit par elle-même » (p. 65), alors que c'était un féminisme plus modéré, presque « bobo », qu'avait illustré Aurélia Briac dans *L'Evangile de Marie-Madeleine* en 1984. Dans *Le Royaume*, le très gros livre qu'il fait paraître en 2014, c'est à travers la figure de l'évangéliste Luc qu'Emmanuel Carrère choisit de mener une enquête sur « l'homme Jésus », à distance de la perspective de Paul, que Pierre, Jacques et Jean considèrent comme « un électron libre peu fiable » (p. 133).

Tout au long de ce parcours, Bruno Thibault donne vie à cette quarantaine de récits où s'entremêlent fiction, histoire, méditation, sans voiler leur valeur littéraire inégale. L'intérêt profond de ces textes est qu'ils révèlent l'intérêt à la fois soupçonneux, individualiste, iconoclaste, mais indéniablement profond, de ces deux générations postmodernes au sens de Jean-François Lyotard, c'est-à-dire qui ne croient plus aux « grands récits », pour le plus prestigieux d'entre eux, à savoir la geste de ce Yeshua ben Myriam dont l'interprétation du judaïsme s'est propagée sur tous les continents. Dans son *Royaume*, Emmanuel Carrère établit d'ailleurs un parallèle intéressant entre l'engouement pour le judaïsme dans le monde méditerranéen de l'époque et celui pour le bouddhisme dans l'Occident contemporain : « une religion à la fois plus humaine et plus épurée, avec le supplément d'âme qui manquait au paganisme à bout de souffle » (cité p. 131). Pour le dire avec les mots de Benedetto Croce, « il n'est d'histoire que du présent » : toutes ces représentations littéraires d'un « prophète inspiré pris dans les turbulences

de la mondialisation » (p. 189) nous parlent de nous-mêmes, de notre époque, de notre difficulté à nous représenter l'avenir comme projet commun. Passionnante enquête, analyses à la fois nourries d'érudition exégétique et respectueuses de la littéralité des textes, exigeantes mais sans jargon : Bruno Thibault réussit pleinement son pari de mettre en lumière, dans sa richesse problématique, tout un pan de l'imaginaire romanesque récent et contemporain.

Literarisch gespiegelt: Die Sprache – Die Gabe – Das Böse – Die Zeit

Andreas Härter (Universität St. Gallen)

Johannes Anderegg. *Literarisch gespiegelt: Die Sprache – Die Gabe – Das Böse – Die Zeit. Ein Skizzenbuch*. Bielefeld: Aisthesis, 2018. 156 Seiten.

Literarisch gespiegelt: Die Sprache – Die Gabe – Das Böse – Die Zeit: So heißt das neue Buch des St. Galler Germanisten Johannes Anderegg. Es ist ein Buch, das nicht nur für Spezialisten geschrieben ist, sondern auch für Lese- rinnen und Leser, die sich vertieft auf Literatur einlassen wollen und kundige Auseinandersetzung mit ihr begrüßen: für „Liebhaber des Worts“, wie der Autor selbst einer ist. Profunde Sach- und Textkenntnis erschwert hier den Zugang zu den Werken nicht, sondern macht ihn einfacher, indem in klarer Sprache und den nötigen Erläuterungen zur Annäherung an die Texte und Themen eingeladen wird.

Mit der Sprache, der Gabe, dem Bösen und der Zeit sind vier Themenkreise umrissen, die menschlich wie literarisch Grundlegendes beinhalten und welche die Literatur durch die Jahrhunderte geprägt haben. Nicht im theoretischen Diskurs also, sondern in Erzähl-, Bild- und Motivstrukturen, in nicht alltäglicher Sprache, in den Dynamiken reflektierter Imagination, literarisch „gespiegelt“ eben, untersucht Andereggs Buch die Themen. Diese stehen nicht zusammenhanglos nebeneinander; Sprache und Verstehen sind verknüpft mit der Gabe, die, großzügig oder berechnend gegeben, frei oder schuldhaft empfangen, sich ihrerseits auf Aspekte des Bösen beziehen kann, das historisch in wechselnden Gestalten sein Unwesen treibt; das Böse und die Zeit wiederum hängen etwa im Moment der rücksichtslosen Aneignung zusammen – „s hät, solangs hät“ lautet der erste Satz des Buches; und davon, dass Sprache in, für und gegen unsere Zeitlichkeit aufgewendet wird, legt die Literatur nicht nur des 17. Jahrhunderts beredtes Zeugnis ab. In Andereggs Lektüren werden die Themen in vielerlei Brechungen und Facettierungen plastisch, und dass sie nie weit auseinanderliegen, zeigt sich in aller Deutlichkeit.

Es sind, ganz nebenbei, Themen, die einen Akzent gegen den von der Diskurswelt medialer Alltäglichkeit etablierten Zwang setzen, ein latent reduktives Set von Gegenständen zu denken. Sie erinnern daran – ein Impuls der durchaus nicht nur außerhalb der Literaturwissenschaft angebracht ist –, dass es einen Reichtum an Texten aller Zeitalter gibt, die nicht überholt sind und deren unverbrauchte Anregungsfülle die germanistische, komparatistische oder anders interessierte Lektüre lohnenswert macht. Der Horizont der angesprochenen Texte ist denn auch weitgespannt: vom Alten Testament und der Antike bis in die Moderne und die Gegenwart, von Kohélet, Pindar

und Horaz über Shakespeare, Gryphius und Greiffenberg, Herder, Goethe, Hölderin und Eichendorff – knapper zum Realismus des 19. Jahrhunderts – bis zu Baudelaire, Hofmannsthal, Thomas Mann, Brecht, Frisch und Jelinek, um nur einige zu nennen.

Wenn die Themenkreise, wie der Buchtitel besagt, sich „literarisch gespiegelt“ zeigen, folgt Anderegg damit natürlich keiner irgendwie gearteten literaturwissenschaftlichen Widerspiegelungstheorie. Vielmehr sind seine Lektüren darauf angelegt, Literatur als Medium der variablen Reflexionen und Brechungen, der Irritationen des Spiegelkabinetts auszuweisen; ihn beschäftigt das sprachliche Spiel mit Spiegelungen, in welchem die Literatur – gewohnte Wahrnehmung in Frage stellend – ihre Themen zur Darstellung bringt. Solche Spiegelungen, Facettierungen und Bildsplitter entfalten in Johannes Andereggs Lektüren ein faszinierend wechselndes Lichterspiel.

Viel gibt es zu entdecken in diesem Buch, Unbekanntes ebenso wie weggerücktes, nun aber neu gesehenes Altbekanntes. „Auf dem Blute von euch [...], Bauern, gründet ein jeder Sieg.“ Es ist nicht etwa Brecht, der solcherart das Selbstbild der Mächtigen entzerrt, indem er die Gedrückten und Benutzten ins Licht rückt: Es ist Jakob Balde, neulateinischer Dichter und Jesuit des 17. Jahrhunderts, heute kaum noch gelesen, der hier die Bauern des Schachspiels den Bauern des Machtspiels gleichsetzt. Balde gehört zu den Trouvailen, die Andereggs Buch seinen Leserinnen und Lesern vorlegt, ebenso wie eine gegenüber gängiger Deutung kritische Lektüre von Leverkühns Bericht über sein Gespräch mit dem Teufel in Thomas Manns *Doktor Faustus*. Mit vielen Texten und Autoren – Jakob Balde gehört zu ihnen – hat Johannes Anderegg sich schon in früheren Publikationen auseinandergesetzt (so in *Lorbeerkrantz und Palmenzweig*, 2015¹). Aber er wiederholt sich nicht; er variiert, vertieft, entdeckt neu.

Johannes Andereggs Buch tritt nicht mit dem Gestus der definitiven Texterklärung auf; vielmehr gibt es sich als „Skizzenbuch“ – so der Untertitel –, als Zeugnis des Entwerfens, Umreißens, der Detailzeichnung. Skizzen weisen, wie die Kunstgeschichte zeigt, eine eigenartig doppelte Stellung auf: Sie sind eigenständige Formate und zugleich Vorausdeutung auf erst noch zu Schaffendes. Das trifft auch auf Johannes Andereggs „Skizzenbuch“ zu: Es enthält neben ausgearbeiteten Interpretationen Ansätze, Notizen, Schritte in eine Richtung, die weiter zu verfolgen wäre; es vollzieht seine Lektüren in einsichtiger, aber keineswegs strenger – jedenfalls nicht der Chronologie gehorchender – Verknüpfung, und als Ganzes ist es – buchstäblich – ein offenes Buch. Die Unterwerfung unter herrschende Diskurse, die theoretische Verengung auf Denkrichtungen, die gerade *en vogue* sind, ist Andereggs Sache nicht.

1 Johannes Anderegg. *Lorbeerkrantz und Palmenzweig. Streifzüge im Gebiet des poetischen Lobs*. Bielefeld: Aisthesis, 2015.

Als Gravitationszentrum des Buches kann Goethes *Faust* – beide Teile – gelten (Anderegg ist einer der bedeutenden *Faust*-Experten unserer Tage; hinzuweisen ist auf *Transformationen*, 2011, sein Buch über „Himmlisches und Teuflisches“ in *Faust*²). Zu *Faust* kehrt der Autor in jedem der vier thematischen Kapitel zurück, so die Verbindung von Sprache, Gabe, dem Bösen und der Zeit gerade bei Goethe erweisend. Auch in einem zweiten Sinn erweist sich Andereggs jüngstes Werk damit als ein „Skizzenbuch“: Es versammelt Skizzen zu einer *Faust*-Interpretation, deren Vorzug darin liegt, dass sie sich nicht schließen muss, dass sie in deutender und andeutender Bewegung, gleichsam in angeregtem, ebenso sachkundigem wie achtsamem Gespräch mit Goethes unerschöpflichem *opus magnum* bleibt. Anderegg führt in seinen Ausführungen den Nachweis der Modernität, ja Aktualität des *Faust*-Dramas, indem er zeigt, dass dieses auch und gerade in seiner Reflexion neuzeitlicher Denk- und Lebensbedingungen – verkörpert insbesondere in Mephistopheles – als Tragödie gelten muss.

Johannes Anderegg beschließt sein Buch mit einer Passage aus Frischs autobiographischer Erzählung *Montauk*. Die Passage („Hudson“) handelt, wie der Autor in behutsamer Lektüre zeigt, von einer Zeiterfahrung zwischen Erinnerung, Erwartung und „dünner Gegenwart“, in welcher Endlichkeit beinahe aufgehoben ist – und er erinnert, auch dies sei mit Dank vermerkt, an die unerhörte Sprachkunst Frischs. Es sind solche Momente genauso wie die weiter ausgreifenden Lektüren, die dieses Buch zu einem veritablen Geschenk für Leserinnen und Leser machen.

2 Johannes Anderegg. *Transformationen. Über Himmlisches und Teuflisches in Goethes Faust*. Bielefeld: Aisthesis, 2010.